

# ANTIRESSE

Observe • Analyse • Intervient

**Merci, mais non!**

**Les 400 coups**

**Réchauffisme & littérature**

**Lire Joseph Conrad**



N° 401 | 6.8.2023



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

## Merci, mais non

**QUAND LE POUVOIR TOTALITAIRE EXIGE TOUT DE SES SUJETS, LA SIMPLE NON-PARTICIPATION DEVIENT UN ACTE DE RÉSISTANCE. LES NON-PARTICIPANTS SONT PARTOUT AUTOUR DE VOUS. ENCORE FAUT-IL SAVOIR LES RECONNAÎTRE. IL Y A PLUS D'UN SIÈCLE, LE GRAND HERMANN HESSE NOUS AVAIT FOURNI UN PROTOTYPE.**

Cela se passait par un dimanche d'été, à l'anniversaire d'une de mes filles. Après le repas, Guillaume a ouvert l'étui qu'il avait apporté et en a tiré une vielle à roue. Le garçon est étudiant en Suisse, il lit énormément et parle un français élaboré, presque incongru à son âge et dans son milieu. Il écrit des poèmes, aussi. Il y a un an ou deux, il a commandé sa vielle chez un artisan savoyard. Lançant sa

manivelle, à l'impromptu, il s'est mis à nous conter sa vie.

La vielle à roue est un instrument étrange, subtil et archaïque, rustique et complexe à la fois. Elle est née, paraît-il, dans une abbaye bénédictine au XIIe siècle. C'était en ce temps-là un prodige de technologie, une irruption plus sidérante encore que celle du premier instrument électronique, le thérémine, dans les années 1920.

- **Notule.** Dans un livre saisissant intitulé *Le huitième jour de la Création*, Jacques Neirynek a rappelé que les monastères médiévaux étaient le berceau de la révolution scientifique. La maîtrise des secrets de la nature était encore, à l'époque, une manière de rendre grâces à Dieu, non de se substituer à Lui.

Depuis bientôt mille ans, la vielle à roue a essaimé dans toute l'Europe. Son zézaiement fournit le bourdon commun de tous nos folklores, de l'Écosse à la Hongrie. Elle était même entrée dans la panoplie de la musique de cour, dite classique, avant que la Révolution française avec son snobisme urbain et sa haine du vivant l'exilât dans les terroirs. Elle colore d'archaïsme et de mystère tous les airs qu'elle accompagne. Moulinez à la vielle un *gospel blues*, et vous vous projetez aussitôt dans une légende celtique!

La dernière fois que j'avais entendu pour de vrai la vielle à roue, c'était à Pereslavl chez Laurence Guillon, qui fait redécouvrir aux Russes leur héritage oublié (voir «*Le temps des Antigones*», AP271). Avec l'appui d'une vielle à roue, toute chanson se transforme en geste. Guillaume le savait-il lorsqu'il a choisi d'apprendre cet instrument? C'est bien autre chose que de s'accompagner à la guitare ou à l'accordéon. La vielle impose le respect et force l'écoute avant de s'effacer derrière le récit: Oyez!. Le jeune homme nous parle de sa famille et de ses études, mais c'est comme si un chœur d'ancêtres

chantait avec lui. Il est là, souverain et majestueux, ancré dans cette terre depuis des temps immémoriaux. Ce qu'il a à dire est important, parce que sa vie est importante. Et sa vie est importante, car elle est unique et ne ressemble à aucune autre — il n'est qu'à voir la manière dont il la chante. Il est comme un témoin du fond des âges, dont le cri nous émeut par le simple fait qu'il nous soit parvenu, parce qu'une voix singulière a réussi à se détacher dans le brouhaha absurde du temps.

*Ci falt la geste que Turolodus declinet.* Le dernier vers de la *Chanson de Roland* est le seul que j'aie retenu, car le plus émouvant: la signature du témoin. Qui était ce Turolod? Nous n'en savons rien. N'importe, il était là et son *dit* restera avec nous tant que vivra la mémoire des hommes. C'est pour cela sans doute que la litanie de Guillaume m'a remué le ventre. Elle m'a obligé à m'arrêter et à réfléchir un instant à cette génération qui vient après nous.

#### CRAVATE AU COU, GRELOTS AUX MANCHETTES

Mes enfants et leur bande ne vivent pas comme nous, c'est banal à dire. Leurs coutumes sont autres, elles me paraissent parfois immatures et frivoles. À leur âge, nous avons des familles, des responsabilités... Ils ne se sentent ni les obligations ni les ambitions de la génération précédente. Ils se cherchent, folâtent, raffolent de jeux et de fêtes, s'agglutinent en tribus, procrastinent. Mais qu'on imagine l'horizon qui s'ouvre

devant eux. Aucune garantie de sécurité, aucune *valeur* communément admise qui ne soit vampirisée en vue d'une dépossession morale et psychique. En quelques années, toutes les institutions qui balisent un itinéraire social se sont discréditées. *Nous* pouvons encore nous payer de mots et de préjugés qui ne veulent pas mourir, mais *eux*, le faux, ils le rejettent d'instinct.

Mes enfants et leur bande ont bravé de mille manières le confinement de 2020. Sans qu'on eût rien à leur dire, sans s'en vanter non plus, ils se sont généralement soustraits au raisinage du bétail humain. C'était un refus souriant, discret, mais ferme. *Merci, mais non*. Ils savaient le risque de marginalisation, mais ils ne voyaient pas l'intérêt d'être «intégrés» à une société aussi dystopique. Ils n'ont pas d'illusions sur la science, la médecine ni l'école, et je ne parle même pas des églises. Ils penchent vers le survivalisme, l'autarcie et les médecines parallèles. Ils n'ont pas d'illusions, pas d'espoirs non plus. Leurs héros sont mythologiques et leurs certitudes négatives. Ils connaissent la mélancolie, cette tempête du vide intérieur que la modernité a trivialisée en «dépression» et que, dans sa forme spirituelle, les Pères du désert appelaient l'acédie. + **Notule.** Evagre le Pontique, qui disséqua l'acédie, «identifie cinq manifestations principales du “démon de midi” qui agite notre moine, classées par ordre croissant d'importance: l'instabilité corporelle; un souci exagéré

de soi-même, de sa santé et de son confort; un dégoût pour son devoir d'état; un minimalisme dans ses devoirs; une forme de désespoir»

Or qu'est-ce qui relie les jeunes d'aujourd'hui aux Pères du désert sinon, justement, le *désert*, celui qui s'est installé au cœur des villes, et qui comme à l'époque est à la fois une pénitence et une protection? J'en vois qui ont choisi la voie des ermites, à l'écart du flot commun. Mais je connais aussi plusieurs jeunes de cette génération qui ont la vocation d'enseigner, d'élever les générations futures. Car c'est une vocation, et des plus nobles. Pour y arriver, ils doivent traverser un purgatoire, qui en Suisse s'appelle la «haute école pédagogique». Une centrifugeuse à cerveaux, destinée à en extirper la dernière goutte de *common decency*, comme aurait dit Orwell. Ils en sont conscients et s'en protègent, tant bien que mal, par le camouflage et les bonnes lectures. C'est le grand paradoxe d'une époque aux signes inversés. Qui veut aujourd'hui suivre le chemin ordinaire — l'école dite «normale» — s'engage sur la voie du bizarre et du désaxé. Autant d'emblée se coiffer d'un chapeau trois-pointes et s'accrocher des grelots aux manchettes. Car pour rester un rouage opérant d'une société comme celle-ci, pour continuer d'aller aux réunions en cravate et tailleur strict, il faut apprendre à répéter d'un air grave des sornettes loufoques, à traiter comme science de simples mantras, à faire virevolter ses convictions comme la jupe d'un derviche

tourneur, à se prétendre aussi bête que l'environnement l'exige. Jusqu'à ce que, sous réserve d'heureux accident, on le devienne pour de bon.

La plupart ne s'en rendent probablement pas compte. Une minorité croissante le comprend, mais accepte le risque parce qu'elle n'a pas le choix ou qu'elle ignore la mise en garde du grand psychologue Blaise Pascal: à feindre la croyance, on finit croyant. Ce sont les trajectoires que j'ai pu observer, du moins, dans ma propre génération. Des jeunes rebelles sarcastiques qui se juraient de duper le système et qui en sont devenus les chiens de garde. L'humour et le second degré, ils les ont largués par-dessus bord, nul ne sait où ni quand, sans doute au passage d'un col ou d'un raidillon, quand la poursuite de leur ascension sociale a requis quelques délestages.

Aujourd'hui, on est bien au-delà. La pente est beaucoup plus abrupte. En réalité, on ne la gravit plus tout seul, même en s'accrochant avec les dents. Il y a un remonte-pente au bord du chemin, mais le prix de la course est élevé: rien de moins que votre âme et votre humaine identité.

### DES HÉROS OU DES ZÉROS

Le nom d'Andrew Tate était le plus *googlé* en 2022. À l'ère des réseaux sociaux, cela équivaut à un prix Nobel de notoriété. Ce kick-boxeur anglo-américain expatrié en Roumanie venait d'être emprisonné dans son pays d'accueil pour trafic d'êtres humains. Auparavant, il avait bâti une fortune coquette en vendant

sur internet des entraînements à la force physique et morale aux hommes qui entendaient le rester. L'accusation montée contre lui par la justice roumaine paraît totalitaire et absurde, comme le double viol qu'on avait, un temps, imputé à Julian Assange histoire de trouver une raison de le mettre à l'ombre. N'importe, en attendant son jugement, Tate est assigné à résidence chez lui et le célèbre Tucker Carlson lui-même a traversé l'océan pour lui rendre visite: c'est bien qu'en dépit de sa mauvaise réputation, le bonhomme devait avoir un message. Il en a résulté un entretien assez fascinant de deux heures et demie sur la condition de mâle ordinaire à l'ère du TDI (trans-diversitaro-inclusivisme). Métis, fils d'un militaire américain noir qui fut aussi champion d'échecs, Tate est passé des banlieues miséreuses à la Bugatti. Il n'a pas le succès modeste. On ne sait pas si les deux jeunes femmes qu'il aurait fait bosser pour lui étaient vraiment ses *gagneuses*: elles l'ont nié, mais la juge a décidé que leur avis ne comptait pas parce qu'elles étaient sous influence. Tout cela mis de côté, le coq de combat manifeste une intelligence et une vivacité d'esprit peu communes. On est frappé par la clarté tranchante de ses vues. Vous croyez, dit-il aux jeunes gens, pouvoir mener votre carrière et votre vie de famille pépère à votre guise, comme vos pères, à l'abri des tempêtes? C'était possible à leur époque, et encore. Le système devenu ogre ne se contente plus de

votre consentement, il demande votre adhésion active, comme en témoignent les campagnes d'em-brigadement scolaire. Bientôt vous serez confrontés à un choix existentiel: soit le reniement de votre identité anthropologique, et l'esclavage, soit l'héroïsme. La condition d'homme libre, de père, de chef de famille ne s'hérite plus: elle s'arrache à la force du poignet. C'est un combat que vous avez toutes les chances de perdre, mais vous n'existerez pas si vous refusez de le livrer.

Soudain, la conversation prend un tour antique. Ces raccourcis archéo-futuristes commencent à se multiplier et nous soufflent que l'issue de la bataille est tout sauf acquise, de quelque côté que l'on soit. Et Tate ajoute (avec l'approbation de Tucker) que c'est cela, cette affirmation du principe masculin qui eût été banale il y a seulement quinze ans, qui fait de lui un opposant dangereux qu'il faut à tout prix faire taire. Admettons, le personnage ressemble à un démagogue. Passons l'effet de manche, la forfanterie, l'autopromotion. Reste l'enjeu fondamental: la survie de l'homme comme homme et de la femme comme femme, autrement dit de l'humanité naturelle face aux assauts de l'humanité de synthèse, elle-même produit d'une volonté de domination absolue de l'homme sur l'homme.

C'est cela, la route du Gondor que devront parcourir nos enfants. Aurions-nous jamais pensé que les choses se présenteraient ainsi lorsque nous les avons conçus?

## A L'HEURE OÙ LES MURAILLES S'EFFONDRENT

René Guénon, dans un de ses livres — peut-être *Le règne de la quantité et les signes des temps*, mais je n'en suis pas certain — nous laisse une remarque à la fois glaçante et exaltante au sujet des temps que nous vivons. À l'heure de la révélation, dit-il, les murs de la forteresse s'effondreront et laisseront s'engouffrer tous les vents du chaos dont nos lieux communs, nos institutions et nos constructions mentales — bref tout l'édifice de la civilisation — nous protégeaient tout en nous empêchant, bien entendu, de regarder au-delà. D'une certaine manière, le chaos prélude à la connaissance. Depuis des générations, en Europe, nous avons troqué la conscience contre la sécurité. L'incertitude nous permet (nous oblige) enfin de voir ce que des siècles de conditionnement ordonné nous avaient interdit de voir. Nous sommes abandonnés à nous-mêmes, pour le meilleur et pour le pire. Nous avons l'occasion enfin de mettre à l'épreuve le postulat de l'anthropologie chrétienne, qui est aussi celle de la Bible, du Tao et de toutes les vraies traditions: que la nature humaine existe, qu'elle nous encadre et nous guide, qu'il est impossible de s'en défaire et vain de la manipuler. Nous saurons enfin si, comme dirait Antigone, «il existe des lois au-dessus des lois» ou s'il n'existe d'autre loi que celle de la jungle.

Voici quelques semaines, Patrick Gilliéron Lopreno consacrait son «Lisez-moi ça!» à un récit bref et

peu connu de Hermann Hesse. On y suit les pérégrinations d'un marginal aimable, avenant et soigné, qui avait toutes les chances de devenir «quelqu'un». Et non seulement «quelqu'un», mais de toute évidence le meilleur de sa génération. Knulp a opté pour la voie buissonnière, mais une sourde nostalgie le pousse à hanter sans relâche ses anciens camarades de lycée, prospères et «établis», otages de leur confort et de leurs habitudes. Knulp ne les condamne pas, il se réjouit au contraire de leur bien-être, mais il ne peut pas les suivre. *Merci, mais non*. C'est le frère charmant du Bartleby de Melville, l'un des personnages les plus énigmatiques de la littérature moderne, qui passait son temps à se refuser. *Je préférerais ne pas*, plus exactement. Obstinément, sans raison apparente. En décrivant son personnage de Knulp, Hermann Hesse savait-il qu'il créait le premier lanceur d'alerte métaphysique? Comme les prophètes de l'Ancien Testament décrivant la déchéance des villes qui n'existaient pas encore,

comme Dostoïevski anticipant d'un demi-siècle le totalitarisme bolchevik dans les *Possédés*, Hesse a vu un type humain qui en son temps ne pouvait être qu'une hypothèse, mais qui allait devenir un prototype. Léger, poli, non violent, badin mais conscient de tout, non intrusif mais farouche, Knulp est un homme hors de fortune et hors d'âge, un quêteur d'être qu'aucune convention sociale ne peut satisfaire et qui pour cette raison passe sa vie sur les chemins, jusqu'à l'épuisement, jusqu'à la rencontre de l'absolu ou de l'assommoir. Jusqu'à ce que, à son dernier souffle, il soit éclairé par la présence de Dieu lui-même.

En pensant à Guillaume et à sa vielle, à la bande de mes enfants, mais aussi à des vagabonds fulgurants dont j'ai croisé la route, je me dis que Hesse n'écrivait pas pour les messieurs à chapeau mou et les dames à chignon, mais nous adressait une lettre à chacun d'entre nous, aujourd'hui.

- Photo SD



ENFUMAGES par Eric Werner

## Les quatre cents coups

**L**A COURSE À L'ABÎME EST EN RÉALITÉ UNE STRATÉGIE DU BORD DE L'ABÎME. ON FRÔLE L'ABÎME, ET ON LE FRÔLE EN PERMANENCE, LE SACHANT ET LE VOULANT. VOILÀ À QUOI JOUENT LES POUVOIRS QUI NOUS GOUVERNENT. JUSQU'OUÙ AINSI?

Dans la deuxième partie des *Origines du totalitarisme*, celle consacrée à l'impérialisme, Hannah Arendt fait une remarque qui n'éclaire pas seulement l'époque en question (le XIXe siècle finissant), mais notre propre actualité à nous.

Arendt relève que pendant longtemps la bourgeoisie s'est désintéressée de la politique, n'aspirant à rien d'autre qu'à s'enrichir, et pour cela se repliant sur la sphère privée. Sauf qu'à un moment donné, elle s'est rendu compte que la politique était très impliquée dans l'économie et qu'elle ne pouvait donc pas, comme elle l'avait fait jusque là, ne

pas s'en occuper. Cette prise de conscience est intervenue dans le dernier tiers du XIXe siècle. Elle qui détenait déjà le pouvoir économique s'est donc résolue à conquérir également le pouvoir politique: avec pour conséquence une transformation du pouvoir politique lui-même et de son mode d'exercice.

Arendt développe ainsi sa remarque:

«(Les) pratiques et procédés qui étaient ceux des particuliers se transformèrent peu à peu en règles et principes applicables à la conduite des affaires publiques. Le fait marquant, à propos de ce processus de réévaluation qui a



commencé à la fin du siècle dernier et se poursuit encore, tient à ce qu'il est né avec la mise en pratique des convictions bourgeoises en matière de politique étrangère et ne s'est étendu que lentement à la politique intérieure. Par conséquent, les nations concernées furent à peine conscientes que l'imprudence qui avait toujours prévalu dans la vie privée, et contre laquelle le corps public avait toujours dû se protéger et protéger ses citoyens en tant qu'individus, allait être élevée au rang de principe officiellement consacré(1).

Nous évoquons dans notre chronique de l'Antipresse 399 la course à l'abîme de la politique occidentale, avec un risque de guerre nucléaire se profilant désormais clairement à l'horizon. Comment ne rapprocherait-on pas cette réalité-là de ce que dit ici Arendt de l'imprudence: cette dernière étant «élevée au rang de principe officiellement consacré»? La course à l'abîme est en réalité une stratégie du bord de l'abîme. On frôle l'abîme, et on le frôle en permanence, le sachant et le voulant. Voilà à quoi aujourd'hui jouent les Occidentaux. Or, comme le relève Arendt, cette pratique nous vient de l'économie. Le monde des affaires est le monde du risque, et donc la vertu première de l'homme d'affaires n'est pas la prudence, comme l'enseigne Aris-

tote au Livre VI de l'*Ethique à Nicomaque*, mais bien l'imprudence. C'est vrai de l'économie en général, mais plus encore de l'économie financière, dont la finalité propre, on le sait, n'est pas de produire des biens matériels, mais de l'argent. Concrètement cela signifie que les profits tirés de la spéculation sur le marché des valeurs se substituent à ceux tirés de la production.

En règle générale, cela se termine mal, comme on l'a vu en 2008 avec la crise des *subprimes* et plus récemment avec l'affaire du Crédit suisse.

Le lien entre de telles pratiques et la stratégie du bord de l'abîme de l'OTAN dans l'actuelle guerre en Ukraine s'établit de lui-même. Les Stoltenberg, Nuland, Macron, Baerbock et autres von der Leyen ont tous biberonné au nouveau capitalisme et à la forme de pensée particulière lui correspondant. Rien d'étonnant dès lors à ce que les règles et principes qu'ils appliquent aux affaires publiques lui soient directement empruntés. Car, encore une fois, la prudence est la vertu de l'homme d'État, non de l'homme d'affaires. Ces gens-là n'ont donc pas appris à valoriser la prudence, mais bien l'imprudence. En sorte que lorsqu'ils se transforment en hommes d'État, ils continuent sur cette ligne. Qui ne risque rien n'a rien, disent-ils. C'est

Le magazine de l'Antipresse est un hebdomadaire de réflexion et de divertissement multiformats.

Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 202, 1950 Sion, Suisse.

Rédacteur en chef: Slobodan Despot. Direction stratégique: Yulia Baburina.

**Abonnement: via le site [ANTIPRESSE.NET](http://ANTIPRESSE.NET).**

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

*It's not a balloon, it's an airship!* (MONTY PYTHON)

ainsi qu'ils raisonnent, et habitués comme ils le sont à appliquer aux affaires publiques les règles et principes en usage dans le monde de la banque et des affaires, on voit mal comment ils pourraient raisonner autrement.

Sauf que le risque, en l'espèce, n'est pas n'importe quel risque, c'est celui de l'anéantissement mutuel assuré (*Mutual Assured Destruction*). Mais dès lors que l'imprudence est «élevée au rang de principe officiellement consacré», ce n'est pas en soi une difficulté. On assume ce risque comme on assume tous les autres (celui lié aux subprimes, par exemple). C'est ce qui s'était déjà passé en 1914, soit dit en passant. La guerre de 14-18 fut une première mouture de l'anéantissement mutuel assuré. À l'époque déjà, l'imprudence avait été «élevée au rang de principe officiellement consacré».

### LES POINTS DE PASSAGE

On parle beaucoup de nos jours d'accélération de l'histoire. Il ne s'agit bien sûr que d'une image. Le temps s'écoule toujours au même rythme. Il y a toujours 60 minutes en une heure, 24 heures en une journée. L'accélération de l'histoire ne signifie pas non plus que celle-ci se *compresse*. Le temps a toujours la même consistance. Ce qui est sûr, en revanche, c'est que certains événements sont plus importants que d'autres. Sans doute en est-il ainsi de la guerre en Ukraine. Elle représente un point de passage. La crise du Covid elle aussi a représenté un

point de passage. Et auparavant déjà les lois antiterroristes. Ce sont trois étapes importantes dans le devenir récent du régime occidental, ou si l'on préfère son irrésistible dérive.

Quel rapport entre la crise du Covid et la guerre en Ukraine? Il faudrait ici reprendre tous les numéros de l'Antipresse depuis trois ans et sans doute même remonter plus haut encore dans le temps: jusqu'au premier des 400 numéros qu'elle compte désormais, car dans leur ensemble ils apportent une réponse.

Le problème, dirions-nous, est celui de la violence dans l'utilisation qui en est faite par l'État en tant que détenteur du monopole de la violence physique légitime. Ou encore des limites ou de l'absence de limites dans cette utilisation. Car il est très possible *à la fois* de dire qu'il est légitime, en certaines situations, d'avoir recours à la violence et de lui fixer certaines limites. Or l'actuelle guerre en Ukraine nous montre que de telles limites n'existent tout simplement plus. L'image des foules inconscientes qu'on mène à l'abattoir colle ici bien avec la réalité. À quoi s'ajoute le fait que cette guerre se donne officiellement des raisons (défense de la «démocratie», du «droit international») qui n'ont rien à voir avec la réalité. Mais ce point, pour important qu'il soit, n'est pas le plus important.

La guerre en Ukraine se rapporte plutôt à la politique extérieure, la crise du Covid à la politique intérieure. Mais on ne peut plus de nos jours séparer la politique intérieure

de la politique extérieure. C'est ce que dit d'ailleurs Arendt dans le texte cité plus haut: «Le fait marquant, à propos de ce processus de réévaluation qui a commencé à la fin du siècle dernier et se poursuit encore, tient à ce qu'il est né avec la mise en pratique des convictions bourgeoises en matière de politique étrangère et ne s'est étendu que lentement à la politique intérieure». Mais il s'y est étendu *aussi!* On l'a vu avec les dictatures du XXe siècle.

Aujourd'hui, les choses se présentent un peu différemment. Une certaine façade démocratique subsiste encore. Mais très ébréchée. C'est un trompe-l'œil, mais qui trompe de moins en moins. Il y a eu la crise du Covid, ensuite sont venues les lois sociétales. Là non plus, il n'y a aucune limite dans l'uti-

lisation de la violence. Et ce sont les enfants, désormais, qui la subissent. Tout comme lors de la crise du Covid, nous avons tiré la sonnette d'alarme. Défendre les enfants contre l'enrégimentement sociétal devrait être une de nos priorités. On ne dira pas que cela n'a servi à rien. Il était important de le faire. C'est notre travail. «Nous sommes là pour ça». Sauf que nous aimerions faire plus et que ce n'est pas possible. D'une manière générale, les événements suivent leur cours prévisible, nous nous employons semaine après semaine à les décrire, mais il n'est bien sûr pas en notre pouvoir de les infléchir.

- Photo de Marin Tulard sur Unsplash.

#### NOTE

1. Hannah Arendt, *Les origines du totalitarisme*, Quarto Gallimard, pp. 389-390.



PASSAGER CLANDESTIN: Jean-Blaise Reuge

## Le réchauffement climatique menace les ours polaires (mais surtout la littérature)

LES «BONNES CAUSES» ONT TOUT ENVAHI. LA POLITIQUE, LES MÉDIAS, LES MILIEUX CULTURELS. LE RÉCHAUFFEMENT CLIMATIQUE N'A QU'À BIEN SE TENIR. LA LITTÉRATURE AUSSI. LEQUEL DES DEUX SERA LE PREMIER ÉLIMINÉ?

On peut assez sûrement définir l'idéologie dominante comme l'ensemble des idées et croyances à propos desquelles il est *dangereux* d'exprimer une opinion dissidente. Par rapport à d'autres définitions de l'idéologie dominante (en termes de rapports de classe, notamment), souligner la notion de danger a l'avantage d'être directement compréhensible par chacun, de se rapprocher des effets de l'idéologie sur l'individu et son corps, d'accentuer le caractère brutal du phénomène considéré et surtout de permettre immédiatement de distinguer ce qui appartient à l'idéologie dominante de ce qui relève d'autres systèmes minoritaires d'idées en compétition.

La nature de ce danger peut varier, quoique de manière limitée, selon les époques et les régimes: en tous les cas, il implique un péril pour la vie. Risque de mort physique et expéditive, notamment en temps de guerre ou dans le contexte de régimes politiques très autoritaires. Risque de mort sociale par les attaques contre la réputation, le *bashing*, le *shaming*, les pressions contre l'employeur et autres techniques de *cyberbullying* visant à exclure l'individu aux idées problématiques du corps social et lui retirer toute possibilité de subvenir à ses besoins, dans le cadre de nos régimes occidentaux post-démocratiques (laissons ici le débat sur la nature de ces régimes: post-démocratie, totalitarisme inversé,

oligarchie de fait, démocratie illibérale, démocratie, etc.).

À partir de ce critère de danger objectif, nous pouvons faire émerger les contours de l'idéologie dominante contemporaine, sortes de métacatégories, reliées entre elles par des liens plus ou moins explicites, en un système de pensée (lequel n'exclut pas l'émergence de contradictions, qui sont autant de points d'entrée pour qui entend analyser l'ensemble). Sans prétendre à l'exhaustivité, mentionnons ainsi, et sans ordre particulier: croyance en un réchauffement climatique conséquence de l'activité humaine (réchauffisme), LGBTisme et négation du sexe biologique, COVIDisme, croyance en l'agression injustifiée et gratuite de l'Ukraine par la Russie, néo-féminisme agressif et victimaire. En l'état actuel des forces sociales, ces catégories constituent les cinq piliers de l'idéologie dominante occidentale en ce sens qu'il est dangereux pour tout un chacun, en particulier pour un individu jouissant d'une position de pouvoir (économique, politique, culturel, religieux, etc.), de prendre le contrepied du discours dominant, de ne pas avoir, sur ces objets, l'opinion que l'on *se doit d'avoir*. Les exemples de ce que les médias de grand chemin, à la fois producteurs et amplificateurs de l'idéologie dominante, appellent *dérapages*, c'est-à-dire des prises de position jugées non conformes à l'idéologie dominante, sont révélateurs: il est à la fois fascinant et terrifiant de voir la manière avec laquelle des person-

nalités ayant *franchi la ligne jaune*, que l'on qualifiera ensuite de *contro-versées*, sont passées à la broyeuse sociale, bien souvent sans chance de sortir indemnes d'un combat contre un adversaire à la fois puissant, sans visage et parfaitement immoral.

Fort logiquement, s'il s'avère dangereux d'opposer un contre-discours à l'idéologie dominante, le fait d'appuyer, servir et défendre celle-ci permet d'obtenir un certain nombre de gratifications et avantages. Avantages matériels parfois, par exemple sous la forme d'un emploi dans le pléthorique et très subventionné secteur de la «transition énergétique», dans le «culturel», dans l'administration de quelque municipalité de gauche ou sous la forme d'un mandat électif, mieux payé, plus prestigieux et moins contraignant qu'un vrai emploi obtenu à la régulière sur le marché compétitif du travail. Avantages et gratifications plus symboliques, mais non moins réelles, le plus souvent: invitations à prendre la parole, honneurs, récompenses et autres prix, courbettes et sentiment rassurant d'œuvrer pour le camp du bien.

Venons-en à la littérature. On voit apparaître depuis quelque temps sur les rayons des derniers libraires — le fait s'amplifie à mesure que s'amplifie le matraquage idéologique — une production nouvelle et qui prétend empoigner les métacatégories dominantes dans une démarche artistique. Nous ne parlons pas ici de la publication d'essais ou d'ouvrages scientifiques, lesquels seraient au

demeurant légitimes dans le cadre d'un hypothétique débat d'idées qui, sur ces sujets, est à peu près inexistant, mais bien de livres de littérature, ou présentés comme tels. Le fait est particulièrement notable dans la sphère du réchauffement climatique: de nombreux auteurs de romans ou poètes semblent s'être passé le mot et «traitent» désormais cette thématique, comme on traiterait une parcelle de vigne au sulfate de cuivre. Ainsi cette quatrième de couverture d'un livre paru il y a peu en Suisse romande:

*«Le deuxième recueil du poète [...] aborde le thème des ombres dans le contexte particulier du réchauffement climatique, révélant à travers son élan poétique les tourments liés à l'écoanxiété de sa génération.»*

Dans la même veine écoanxieuse, *24 Heures* nous apprend qu'un autre poète romand et critique littéraire bien connu

*«a présenté [son recueil] devant un public convié chez le Prix Nobel Jacques Dubochet à Morges. Dans ce jardin luxuriant, domestiqué juste ce qu'il faut pour laisser s'épanouir plantes, fleurs et arbres fruitiers, des gens papotent, un verre à la main, assis ou debout, en prenant garde de ne pas se cogner la tête à l'une des branches de l'énorme figuier.»*

Prix Nobel ayant converti avec succès son capital scientifique en capital médiatico-politique, on ne présente plus Jacques Dubochet qui, derrière sa sympathique bouille de soixante-huitard à la cool, se révèle d'un écologisme d'une

pureté presque absolue — cristalline, diraient peut-être ses anciens collègues chimistes. Sur la photo accompagnant l'article du quotidien lausannois, on reconnaît dans l'assemblée un autre écrivain familier, Vaudois celui-ci, affichant cheveux longs en chignon, belle gueule de baroudeur et doux regard bleu clair porté vers l'infini: habitué des plateaux et des antennes de la RTS, porté aux nues par le microcosme culturello-bobo du coin (en particulier sa composante féminine, mais ce qu'on appelle la culture est désormais presque exclusivement une affaire de femmes), celui-là vient de faire paraître un roman consacré au monde paysan en Suisse, qui lui a valu d'être qualifié d'«écrivain-militant» (c'est à comprendre comme un éloge) dans un journal syndical du cru... Que ce monde des artistes *éveillés*, décidément, est petit!

Réellement alarmés par les températures planétaires, ou malins refourgueurs de papier, nos plumitifs romands? Comme ces trois compères, plusieurs écrivains contemporains ne perdent pas le nord (qui fond) et semblent s'engouffrer dans ce qui apparaît comme un excellent filon. Bienveillance d'un milieu éditorial traditionnellement ancré à gauche, assurance d'une bonne couverture médiatique, unanimité flatteuse de ce qui reste de critique, sympathies de libraires non moins militants, et pourquoi pas deux ou trois subventions publiques à l'édition, de ci de là, au nom de l'im-pératif-écologique-qui-ne-se-dis-

cute-plus: on comprend que le calcul du réchauffisme littéraire s'avère à coup sûr une bonne affaire! Affaire peu glorieuse certes, un brin putas-sière, mais qui vous façonne notoriété et carrière à bas coût!

Pareils écrivains-dans-le-vent-tiède sont-il particulièrement condamnables? À vrai dire, ceux-là ne sont ni plus, ni moins conformistes que ceux qui les ont précédés. À chaque époque, son idéologie dominante et ses écrivains de cour: ces romanciers de 2023, du genre à jeter de la soupe sur des toiles de maître ou se coller les mains au bitume devant l'entrée nord du Gothard, auraient, en 1950, tous été staliniens-productivistes, les mêmes auraient été de fervents catholiques au temps du XIXe lumineux et tous se seraient montrés plus royalistes que le roi sous Louis XIV, c'est là une évidence. Peut-on seulement imaginer groupe social plus opportuniste que les artistes, et parmi ceux-ci les écrivains?

Notons que comme tout critique contemporain qui se respecte, nous parlons ici d'auteurs et d'ouvrages que nous n'avons pas lus: sur la qualité des productions évoquées, nous n'avons pas grand-chose à dire... encore qu'il apparaisse bien improbable qu'un quelconque génie s'y manifeste. Contre tous les besogneux intéressés, nous pensons en effet que l'écrivain doit, par principe, s'opposer aux stéréotypes, aux raccourcis, à toute forme de facilité, de confort et de paresse. L'artiste, croyons-nous, doit prendre le contrepied de

son époque, il s'agit là d'un impératif moral, quasi déontologique: en ces temps de progressisme triomphant, l'artiste authentique ne peut être que conservateur, réactionnaire et nostalgique; de même, si la pensée nationaliste de droite venait un jour à (re)devenir dominante, l'écrivain ne pourrait alors qu'afficher une posture mondialiste, gauchisante et antiautoritaire, étant entendu que l'adversité seule, et sans doute aussi un certain courage individuel, permettent l'émergence d'une œuvre.

Dans cette affaire, ce qui révolte l'amateur de lettres n'est pas le suivisme lâche ou la bien-pensance d'écrivains parvenant assez poussivement à briller par leur seul talent, faiblesses bien humaines et peut-être excusables contre lesquelles on se battrait en vain, mais bien plus l'entreprise de démolition de la littérature qui est ici en cours. Qu'on instrumentalise la littérature à des fins politiques, qu'on l'abaisse, qu'on la salisse en en faisant un moyen plutôt qu'une fin, un vecteur d'idées, que nos livres deviennent d'affreux tracts pas même assumés: voilà qui révulse et indigné celui qui aime passionnément les lettres.

- Lire également, de Jean-Blaise Reuge: «Le Grand Bond vers la société du pass, ou l'ère de la désactivation», AP325; «Redevance, j'écris ton nom!», AP349; «Nous n'irons pas mourir en Ukraine pour vous!», AP352.

LISEZ-MOI ÇA! par Slobodan Despot

## «Le cœur des ténèbres» de Joseph Conrad

**K**URTZ EST UN PERSONNAGE SANS MESURE QUI PROJETTE UNE OMBRE FANTASMATIQUE SUR L'IMAGINAIRE DE CHACUN. EST-IL SANGUINAIRE OU HUMANITAIRE? LES DEUX. BRIGAND OU PHILOSOPHE? LES DEUX. IL DÉFIE TOUS LES CRITÈRES DE JUGEMENT. IL EST EN GUERRE AVEC LA SOCIÉTÉ, DE CONNIVENCE AVEC L'UNIVERS...



### CE QU'IL APPORTE

Un capitaine au long cours, Marlow, raconte à quelques amis plaisanciers un épisode insolite de sa vie d'aventures. Délaissant pour quelques mois la haute mer, il s'était engagé comme commandant d'un vapeur sur le fleuve Congo au glorieux temps de la colonisation belge. Sa mission consistait à remonter jusqu'à un poste avancé tenu

par un courtier devenu légendaire et ramener ce M. Kurtz, malade ou détraqué, vers la civilisation.

Or le maître du haut-fleuve ne se distingue pas seulement par une efficacité peu ordinaire dans l'acquisition de l'ivoire, mais également par ses idées insolites et ses procédés à tout le moins peu... humanistes. Pour rejoindre son territoire piqueté de têtes coupées, Marlow devra lutter contre la chaleur et la maladie, la morgue stupide des colons et l'indolence africaine. Les paysages qu'il traverse n'ont rien de l'idylle tropicale, ce sont des champs de bataille ou des camps d'esclavage. Au premier contact des brumes africaines, on sent qu'on se dirige vers le *cœur des ténèbres* malgré le soleil terrassant — ou à cause de lui. Ici, une canonnière bombarde une invisible insurrection. Là, des Noirs meurent entassés dans une ombre rare, usés comme des drisses. Les espaces sont incommensurables, hostiles: «La terre n'était plus la terre...» Les hommes, ici, sont-ils encore les hommes?

On se le demande, surtout, à propos de Kurtz, personnage sans mesure qui projette une ombre fantasmagorique sur l'imaginaire de chacun. Est-il



sanguinaire ou humanitaire? Les deux. Brigand ou philosophe? Les deux. Il défie tous les critères de jugement. Il est en guerre avec la société, de connivence avec l'univers. La nature lui murmure «sur lui-même des choses qu'il ignorait»... Il semble ancré dans le sol comme une statue de pierre... et pourtant il est «foncièrement creux».

#### CE QU'IL EN RESTE

De Kurtz et de son empire imaginaire, il ne restera rien. Sinon ces paroles ultimes que Marlowe n'osera pas rapporter à la très pure fiancée qui attendait le mage en Belgique: «Cette horreur! Cette horreur!» Elles entreront en revanche dans l'histoire de la littérature — puis dans celle du cinéma, puisqu'on les entendra de la bouche même de Marlon Brando dans la transposition hallucinée qu'en tirera Coppola avec son film le plus fameux, *Apocalypse Now*. Qu'est-ce que le Vietnam, sinon une répétition *presque moins hideuse* des expéditions coloniales européennes du siècle précédent, avec leurs fers taillant les nuques, leurs fusillades de masse et leurs mains coupées? Mais restons-en à l'original! Autant le film s'étire, autant le roman condense. En moins de deux cents pages, *Le cœur des ténèbres* s'incruste dans le noyau même de la dualité occidentale. Marlowe (jumeau de l'auteur) n'est que le témoin d'une allégorie incarnée. Le vacillement du fiévreux Kurtz entre une obscure aspiration humaniste et un besoin

de domination absolu, c'est le balancier même de l'homme occidental, à la fois pillard sans frein et porteur de la «conscience devenue majeure», comme le disait Abellio. Comme si la conscience pour s'éveiller avait besoin du mal extrême... à moins que l'éveil de la conscience nous pousse à franchir des seuils où l'homme primitif s'arrête avec terreur: ceux du mal absolu, du mal pour le mal? Tout ceci dans un récit d'aventure, conté par un aventurier véritable, sans philosophie excessive, mais avec un sentiment aigu de la profonde ressemblance humaine. Étonnant, non, pour un roman de 1899, époque du racisme scientifique, de l'eugénisme décomplexé et du paternalisme immonde des «humanistes européens» qui s'apprêtaient à perpétrer leur grande régression vers l'état sauvage quinze ans plus tard?

#### A QUI L'ADMINISTRER?

*Le cœur des ténèbres*, comme *Le Nègre du «Narcisse»* du même auteur, est l'une de ces œuvres qui prouvent que la grande littérature n'est pas seulement un refuge de la conscience, mais encore une voie de connaissance royale de la nature humaine et un art divinatoire. A ce titre, il n'est pas à mettre entre toutes les mains. Il faut pour le savourer pleinement savoir entendre les voix qui chantent entre les lignes de la portée.

- Joseph Conrad, *Le cœur des ténèbres*, Le Livre de Poche. (Illustration de Marko Rastic.)

# TURBULENCES

## TRIBUNE · L'affaire Marie-France Botte

UNE RÉACTION À «L'HOMME QUI NE RIT PLUS», AP399 | 23/07/2023.

En lisant «L'homme qui ne rit plus», je me suis souvenu de l'affaire Marie-France Botte. On est dans les suites de l'affaire Dutroux. Éluë femme de l'année en 1991 en France (bien que Belge), le pouvoir, pour faire bonne figure, propose l'anoblissement d'une assistante sociale qui a (ou aurait) travaillé tant et plus pour sauver des enfants de la prostitution en Thaïlande. Et le roi de l'époque, Albert II, en 1996, très fier et neuf dans sa fonction (Baudouin était décédé en 1993), de poser au côté de la nouvelle héroïne belge, la baronne Botte, à qui il venait de décerner cette faveur. Les journaux belges de grand chemin rivalisaient de superlatifs et c'est peu dire. Que «nous» étions fiers!

Et patatras: cette même année, sort la plainte contre l'assistante sociale, pour dénonciation calomnieuse de l'existence de réseaux pédophiles en Belgique. Elle sera condamnée par la justice. Et la suite suivra: accusée de détournement de fonds pour lequel la justice prononcera un non-lieu quelques années plus tard, accusée de fausses allégations concernant son travail en Thaïlande où elle n'aurait rien fait ou pas grand-chose. Bref, à peine en lumière, la voilà reléguée au fond du trou et les mêmes médias bien pensants qui l'avaient encensée la vouaient maintenant aux gémonies.

Quelle est la réalité de son travail en Thaïlande, quelle est la réalité des accusations portées contre elle? Je n'en sais fichtrement rien (et je ne suis certainement pas le seul), apparemment seule la surface des choses semblait intéressante. L'avait-on anoblié et titrée uniquement sur de l'émotionnel, sans aucune vérification? Impensable. Alors quoi?

J'en garde un profond malaise et votre article l'a fait remonter. Un article donc très utile.

✱ **Christophe de Brouwer**

## MARQUE-PAGES · La semaine du 30 juillet au 5 août 2023

LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE  
SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT

### — SPÉCIAL AFRIQUE —

*Le coup d'État au Niger va-t-il entraîner une guerre régionale et étendre vers l'Afrique l'affrontement par procuration entre les États-Unis et le bloc «multipolaire» qui a déjà dévasté l'Ukraine et qui ruine l'Europe? Il est important et urgent de comprendre les enjeux de cette Afrique saharienne gravement déstabilisée depuis la destruction de la Libye et la mort de Kadhafi. Un de nos amis et lecteurs, officier français que nous appellerons Athos, a une expérience de près de vingt ans du Niger et connaît tous les rouages concrets du pouvoir dans cette région de l'Afrique. Il nous a adressé un «profilage» sans fard des protagonistes, et signalé une série d'excellentes analyses sur la région. Quel que soit leur point de vue, les commentateurs s'accordent pour admettre que le coup du Niger constitue d'une manière ou d'une autre «une réponse russe à notre soutien armé à Kiev.» (selon Caroline Galactéros).*

**Qui est le général Tchiani?** Le général Tchiani a le niveau d'un caporal-chef et il croit l'heure venue de son destin national! Il doit tout à l'ex-président Issoufou (deux mandats soit dix ans à la tête du pays de 2011 à 2021, un noir du Sud, un Haoussa, qui en avait fait l'exécuteur de ses basses œuvres!) et à la faiblesse ou bonté du président Bazoum (ex-ministre des AE, de la Défense, de l'Intérieur..., qui est un blanc du Nord, arabe de Libye) qui s'apprêtait à le démettre de ses fonctions tant il s'en méfiait. Mais qui aurait dû le faire il y a deux ans quand il débutait son mandat. Le problème est avant tout ethnique: Issoufou intriguait contre son successeur, pourtant du même parti, parce

qu'il est blanc et qu'il avait mis en place depuis deux ans beaucoup de Touaregs au gouvernement et dans les institutions. Le pays s'en portait bien, Bazoum étant de loin le meilleur chef de l'État que le Niger ait connu depuis l'indépendance. Il reste d'ailleurs très populaire dans l'ensemble du pays, à l'exception de Niamey qui a toujours voté contre son parti. C'est Issoufou qui a poussé Tchiani au putsch, trahissant ainsi Bazoum, mais il a été aussitôt trahi par Tchiani — qui roule pour lui. Ce dernier est détesté dans l'armée régulière (les FAN), mais craint pour sa cruauté et ses capacités (la garde est une armée dans l'armée, puissante et ethniquement «pure»)... D'où le ralliement — mou et contraint — de l'armée et de la police. Seule la Garde nationale (formée de blancs du Nord, arabes et touaregs) est restée fidèle à Bazoum. L'arrivée de cette junte au pouvoir est une vraie catastrophe pour le Niger et la région. Au Mali la junte est corrompue et divisée contre elle-même, engluée dans les massacres interethniques sous couvert de lutte antidjihadiste. Assimi Goita est une planche pourrie et incapable de gouverner son pays. Je fais le même pronostic concernant le Burkina Faso et son jeune capitaine de «président de transition». Les lendemains vont déchanter... Pauvre Afrique, pauvre Niger et pauvre France. Bref, si une intervention militaire a lieu... ça va chauffer et la guerre civile n'est pas loin, dont les islamistes chercheront à profiter. Le vrai drame, c'est cette confusion qui s'installe avec la volonté russe de pousser la France dehors partout en Afrique, prenant ainsi le relais des Américains, et l'incompétence et l'incurie des autorités françaises.

#### \* Athos

**Prouesse diplomatique.** Billet terrible d'Aziz Boucetta sur le remarquable «succès» de Nécron® dans le Maghreb. S'aliéner l'Algérie et fâcher *en même temps* le Maroc, c'était pour ainsi dire, selon les connaisseurs, mission impossible. Le talentueux Emmanuel Bouvard secondé de

Jean-Michel Pécuchet a réussi le «challenge» haut la main!

Nourrissant l'ambition d'entrer dans l'Histoire à travers le Maghreb, Emmanuel Macron a voulu gagner l'Algérie sans perdre le Maroc. Ne sachant faire ni avec l'un ni avec l'autre, il n'a pas gagné l'Algérie et il a perdu le Maroc. Le royaume, lui, pendant ce temps, a bien négocié son virage géopolitique avec les États-Unis et Israël, puis avec l'Espagne, l'Allemagne et d'autres États européens, en plus de l'Arabie Saoudite, des Émirats arabes unis, de tant d'États africains d'importance...

**Idéologues.** Bernard Lugan est l'un des meilleurs connaisseurs de l'Afrique réelle. C'est du reste le nom de sa revue, une source incontournable sur les affaires du continent. À ses yeux, le coup d'État au Niger n'est que la dernière des conséquences d'une politique africaine française condamnée au désastre par ses œillères idéologiques. Les énarques en charge du dossier ont «voulu qu'en Afrique, le droit des Peuples s'efface devant les "droits de l'Homme", les chimères de la "bonne gouvernance" ou le surréaliste "vivre ensemble"».

Alors qu'il eût fallu confier la politique africaine de la France à des hommes de terrain héritiers de la «méthode Lyautey» et de l'approche ethnodifférentialiste des anciennes «Affaires indigènes», elle a, hélas, été gérée par les insignifiants et prétentieux butors qui portent la terrible responsabilité de l'échec français en Afrique.»

**Entre Charybde et Scylla.** Au Sahel et en Afrique, il y a des régimes «décents» et des régimes «inacceptables». Le problème est que les «inacceptables» sont parfois plus «décents» et surtout plus fiables que ceux qui bénéficient de notre «label» démocratique. Peut-on continuer de faire la fine bouche? C'est, au fond, la question que pose cette excellente analyse de l'imbroglio nigérien par un expert français qui tient à garder l'anonymat.

Le choix est donc entre laisser faire,

contempler la dégradation des conditions d'existence dans ces pays, laisser Russes, Chinois et Turcs jouer avec notre propre sécurité ou accepter de reprendre contact avec des gouvernements provisoirement non élus, mais qui ne se montrent d'ailleurs pas plus corrompus ni violents que leurs prédécesseurs «démocratiquement élus».

**Obsolescence.** Selon le Général Henri Roure, la France a misé sur le mauvais cheval en se ralliant à la puissance déclinante et en s'imaginant pouvoir maintenir un ordre mondial manifestement dépassé. Sa synthèse est à lire. > La France est apparue, fort justement, comme le maillon faible du prétendu «Occident» dans ce conflit ukrainien. Il n'est que le lieu brûlant de cette opposition mondiale entre une organisation du passé et des pays d'avenir.

**Un embrasement mondial?** A ne pas manquer, la synthèse dense et perspicace du problème géopolitique par Leslie Varenne sur le site de l'Iveris. Est-ce une vraiment bonne idée de lancer, par l'intermédiaire de la CEDEAO, une opération de reconquête

militaire du Niger pour le compte des Occidentaux? Les perspectives sont glaçantes.

Si l'intervention militaire voyait véritablement le jour — le pire n'est jamais certain — la déflagration serait majeure. Les opinions publiques africaines n'accepteront pas une nouvelle guerre menée par les Occidentaux, fût-ce derrière le paravent de la CEDEAO. Pour rappel, celles de 2011 en Côte d'Ivoire et en Libye ont marqué le début du rejet massif de la politique française. Une nouvelle éjecterait Paris du Continent pour des décennies.

**L'Afrique qui monte.** J. C. Okechukwu est un cinéaste, acteur et activiste nigérian basé à Lagos. Il est l'une des voix influentes de cette Afrique «multipolaire» qui voit l'heure venue de se débarrasser pour de bon de l'héritage colonial européen. Son commentaire sur l'enjeu «Niger» nous paraît très représentatif de la manière dont cet autre monde regarde la crise en cours. Nous en avons fait une traduction française ici.

## Pain de méninges

### LA RELIGION DU FAIT ACQUIS

Sans aucun doute, le motif le plus puissant qui pèse sur nous comme un interdit, le motif qui nous empêche de remettre en question les structures de cette civilisation et de nous lancer dans la voie de la révolution nécessaire, c'est le respect du fait. [...] Actuellement, le fait constitue la raison dernière, le critère de vérité. Il n'y a pas de jugement à porter sur lui, estime-t-on, il n'y a qu'à s'incliner. Et dès lors que la technique, l'État ou la production sont des faits, il convient de s'en accommoder. Nous avons là le nœud de la véritable religion moderne: la religion du fait acquis.

— Jacques Ellul, *Le défi et le nouveau*, éd. La Table ronde, 2007, p. 39.

# LE COUPLE

PAR PATRICK GILLIÉRON LOPRENO

